

PATHÉ CONSORTIUM CINÉMA

*présente*

*le chef-d'œuvre de*

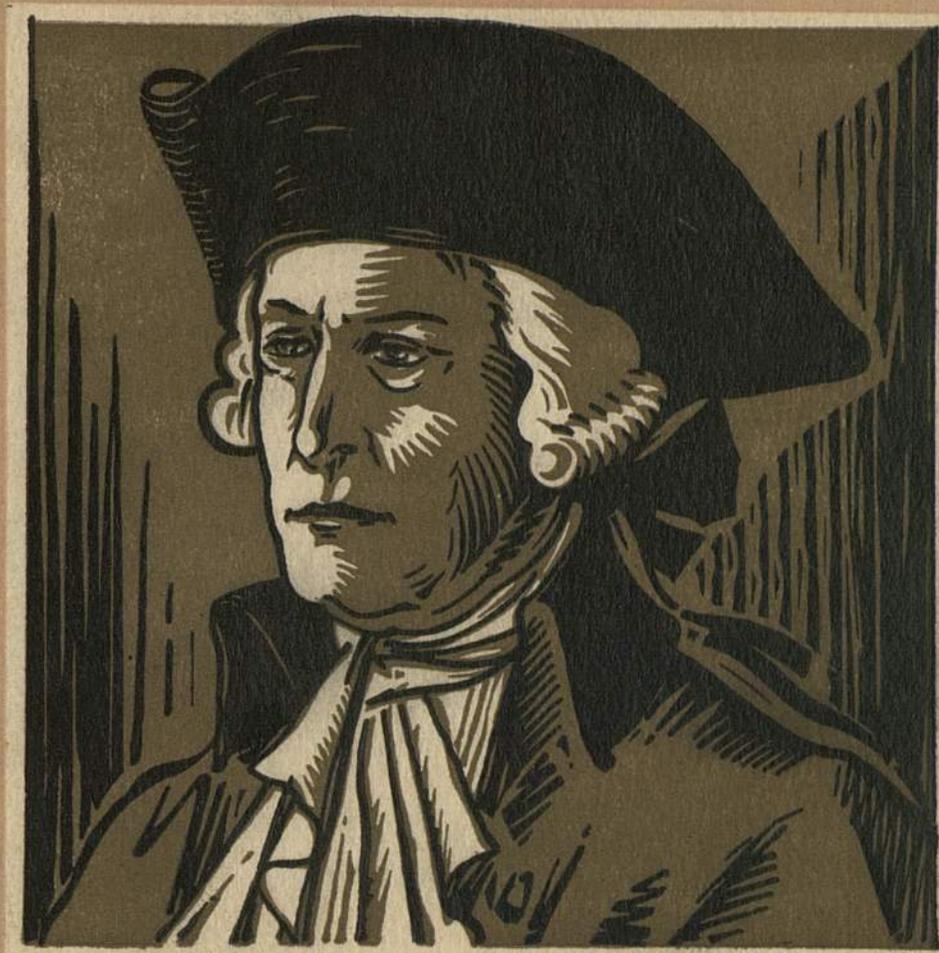
CLAUDE TILLIER

—

MON

ONCLE

BENJAMIN



PATHÉ CONSORTIUM CINÉMA

---

MON ONCLE  
BENJAMIN

D'APRÈS LE CHEF-D'ŒUVRE DE  
CLAUDE TILLIER

ADAPTATION DE ROGER GUILLIEN  
MISE A L'ÉCRAN PAR RENÉ LEPRINCE

interprété par

LÉON MATHOT

BETTY CARTER et MAD ERICKSON

# MON ONCLE BENJAMIN

---

*Si, par impossible, il se trouvait que l'un des spectateurs qui verront projeter Mon Oncle Benjamin ignorât jusqu'au titre du roman de Claude Tillier, il ne manquerait pas de proclamer qu'un tel sujet a été conçu tout exprès pour l'écran.*

*Or, quand il fut question de "réaliser" ce film, ce fut un tolle. « Comment, de cette œuvre à tendances philosophiques, allait-on faire un scénario? Et les scènes scabreuses? Et le manque d'action? »*

*Sur l'écran il y a beaucoup d'action, aucune scène scabreuse, nulle recherche philosophique. C'est une brave histoire du bon vieux temps, simple, amusante, tendre, dramatique cependant — où il n'y a que de bonnes gens.*

*C'est que l'adaptateur a laissé dormir tout ce qui pouvait*

*paraître trop osé. Il a extirpé soigneusement tout le fatras idéologique cher à nos pères et écarté les échos de vieilles querelles mortes, — bien mortes, espérons-le. — Et puis, il a terminé l'histoire... selon les vœux du public, certainement.*

*Alors, que reste-t-il du chef-d'œuvre de Claude Tillier? Tout, pourrait-on répondre. Le principal en tous cas, ce qui en fait le charme : l'atmosphère de ce bon vieux temps où l'on aimait encore rire, boire, faire des farces... et faire du bien.*

*Et les spectateurs, plus peut-être que les lecteurs de l'ouvrage, ressentiront cette impression de regret de n'avoir pas vécu avec les personnages, à l'existence factice desquels ils ont, pendant deux heures, associé leur pensée.*

*C'est le meilleur témoignage de succès.*

# PATHÉ CONSORTIUM CINÉMA

# MON ONCLE BENJAMIN

d'après Claude TILLIER

Adaptation de Roger GUILLIEN

Mise en scène de René LEPRINCE

interprété par :

**LÉON MATHOT**

*Mon Oncle Benjamin*

CHARLES LAMY

*Machecourt*

PLANES

*Le Vieux Sergent*

GARANDET

*Minxit*

CLAIRIUS

*Hector de Pont-Cassé*

DENOLS

*Pagès*

M<sup>me</sup> DE HOUX

*Arabelle*

AVELOT

*Arthus*

MAD ERICKSON

*Manette*

et

BETTY CARTER

*Madame Machecourt*

PATHÉ CONSORTIUM CINÉMA



# MON ONCLE BENJAMIN

**B**ENJAMIN Rathéry vit, à Clamecy, au foyer de son beau-frère Machecourt, huissier à la verge du roi Louis XVI. Bien que jeunes encore, les Machecourt ont six enfants. L'existence familiale n'est pas des plus aisées.

Quant à Benjamin, son diplôme de médecin, son bel esprit, son habit rouge et son épée ne paraissent pas devoir le mener à une fortune rapide et ne lui valent, pour le présent, que l'estime des pauvres gens, l'admiration de ses neveux et les bonnes grâces de Manette, cabaretière des environs. Indépendant, farceur, il vit heureux dans la médiocrité, buvant sec, philosophant et se souciant peu des réclamations de ses créanciers.

Madame Machecourt apprécie, non sans quelque fierté, les mérites de son jeune frère, mais elle ne partage pas l'enthousiasme des enfants pour ses trouvailles ; elle accuse volontiers l'oncle d'être « moins raisonnable que les neveux ». Et surtout elle contrarie de tout son pouvoir le penchant qu'elle croit discerner en lui pour Manette, car elle fait pour Benjamin des



PATHÉ —  
CONSORTIUM  
— CINÉMA



## MON ONCLE BENJAMIN

d'après le Roman de  
CLAUDE TILLIER



rêves ambitieux. En femme pratique, elle ne comprend pas que de si belles qualités demeurent improductives. Et surtout elle voudrait marier son frère, le bien marier, soutenue dans cette intention par le porteur de contraintes quelque peu soucieux, il est vrai de ne pas contrarier sa minuscule femme — qui mène toute sa maison tambour battant et même, à l'occasion, pincettes hautes. Benjamin, célibataire impénitent, résiste.

Tel est le cours que suivent les événements le soir de la Saint-Yves. La consultation de Benjamin est terminée ; il a soigné deux paysans auxquels il a fait don des médicaments et... Manette qu'un léger rhume, seul, n'amenait pas chez le médecin et qui l'a payé de quelques baisers. Puis il a fait des tours d'équilibre à la joie de ses neveux et au dommage des objets ménagers. Et l'habitude de la discussion reprend. Benjamin, plus endurci que jamais, écoute en buvant bouteille, les arguments de Madame Machecourt ; à chacun d'eux il se borne à répondre en levant son verre :

— A votre santé, ma chère sœur.

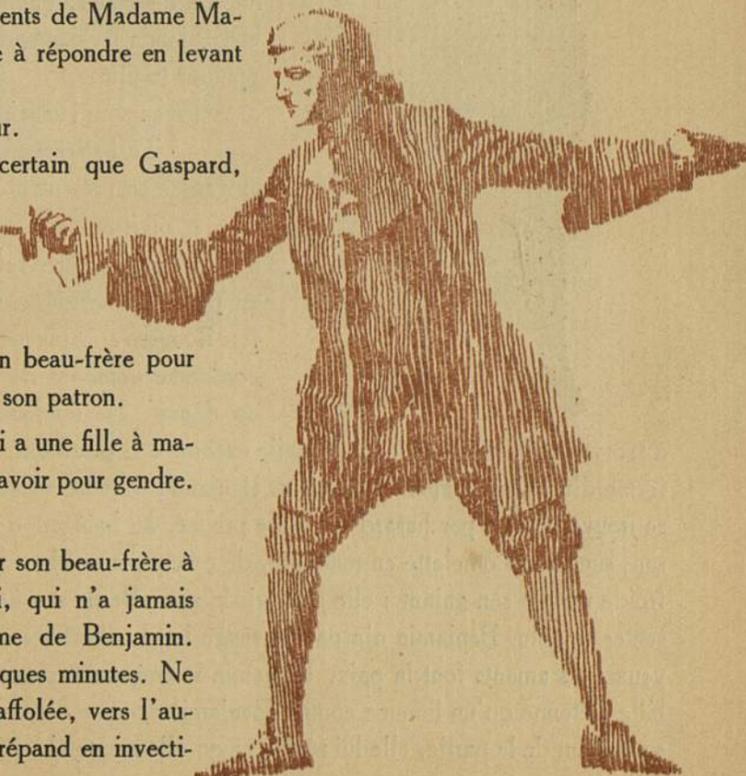
Il ne s'inquiète pas de l'avenir, certain que Gaspard,

l'aîné des petits Machecourt, qui sera son historiographe, aura quand même une belle vie à conter, — pittoresque surtout.

L'avocat Page met fin à la conversation en venant chercher Benjamin et son beau-frère pour les emmener au banquet qu'à l'auberge offre le barreau à l'occasion de la fête de son patron.

A table, Benjamin est placé à côté d'un médecin de Corvol, M. Minoxit, qui a une fille à marier. Et il plaît tant à son vieux confrère que celui-ci ne médite rien moins que de l'avoir pour gendre. Il fait part de ce projet à Machecourt qui s'y associe avec enthousiasme.

Cependant, le vin a échauffé les têtes ; Benjamin trouve plaisant de provoquer son beau-frère à un duel fantaisiste, dans lequel il aura le fourreau et Machecourt l'épée. Celui-ci, qui n'a jamais tenu une arme, s'y prend si maladroitement qu'il entaille quelque peu l'épiderme de Benjamin. L'histoire déformée, grossie de bouche en bouche, fait le tour de la ville en quelques minutes. Ne conte-t-on pas à Mme Machecourt que son mari a tué son frère ? Elle s'élance, affolée, vers l'auberge et rencontre le groupe des fêtards, portant l'huissier en triomphe. Elle se répand en invecti-





ves et ramène « ses deux hommes » à la maison. Pour calmer la colère de sa sœur, Benjamin promet de se laisser marier. Machecourt fait alors connaître l'offre de M. Minxit. Le jeune médecin proteste, il a promis de se marier, soit, mais rien ne le presse. Et puis, pourquoi se marierait-il avec Mlle Minxit? Elle est presque aussi grande que lui qui est immense ; elle est plate, rousse... Sa sœur n'admet pas qu'il prenne la chose de la sorte : il doit s'incliner. C'est que c'est un parti inespéré qui vient de se présenter là ! Le père Minxit est riche ; il n'envisage pas la médecine de la même manière que Benjamin ; il ne l'a jamais étudiée et sa célèbre bibliothèque, — dont il a toujours perdu les clefs quand on veut lui emprunter un livre, — ne contient que des reliures vides ; mais débordant d'activité, servi par un aplomb formidable, par un bon sens à toute épreuve, il en impose. Il ne dédaigne pas de courir les foires et de donner, sur le tréteau, des consultations ponctuées par les accents d'une musique burlesque... Tout cela lui a valu rentes, domaines, considération. Toutefois il est bon vivant, charitable, d'agréable commerce et Benjamin ne demanderait pas mieux que de passer toute sa vie en sa compagnie... s'il ne fallait pas épouser la fille.

Et comme Benjamin hésite encore, sa sœur emploie un argument décisif.

— Tu parles toujours de te charger de l'éducation de tes neveux, de les établir... Et quand les moyens s'en présentent, tu te dérobes.

C'était ce qu'il fallait dire pour toucher le cœur de Benjamin.

Une première fois, il trouve moyen de ne pas aller chez M. Minxit pour le dîner des fiançailles. Tous les prétextes lui sont bons. La première fois il arrose si copieusement une paire de chaussures que lui a livrées Ciceron, le cordonnier-tambour de la ville, ivrogne fieffé, que sa sœur elle-même s'oppose au départ. Le lendemain, Machecourt est chargé de conduire son beau-frère

à Corvol et de veiller sur lui. Fragile escorte ! L'occasion de muser que cherchait Benjamin se présente sous la forme d'un vieux sergent loqueteux. Benjamin offre au vieux brave de faire collation avec lui. L'auberge de Manette se trouve comme par hasard là, toute proche, au hameau de la Chapelle. Machecourt élève de timides réserves — sans succès. D'omelette en matelote, de cruche en cruche, la matinée passe ; la soirée aussi. Toutefois, Manette fait froide mine à son galant : elle a appris la nouvelle de ses fiançailles. Elle pousse même l'incivilité jusqu'à lui présenter sa note. Benjamin n'a pas un rouge liard ; il offre sa montre en gage. Manette refuse. L'émotion mouille ses yeux ; les amants font la paix. Benjamin se prépare à prendre congé. Mais le besoin de parler tenaille Manette. Elle s'étonne qu'un homme comme Benjamin accepte d'épouser une fille que l'on marie contre son gré. Et la jalousie se mettant de la partie, elle lui révèle ce qu'elle a entendu dire :



PATHE —  
CONSORTIUM  
— CINEMA



MON ONCLE  
BENJAMIN

d'après le Roman de  
CLAUDE TILLIER



— Mademoiselle Minxit aimerait un officier de mousquetaires, Monsieur de Pont-Cassé.  
— Propos de femme jalouse, objecte Machecourt, qui prétend connaître, par sa profession, toutes les histoires de la contrée.

Le sergent ramène Machecourt qui titube et Benjamin légèrement ivre, lui aussi, et moins enthousiaste que jamais à l'idée d'unir sa destinée à celle de Mlle Minxit.

Quand il est parti, Manette est prise d'un gros chagrin ; elle a pour le jeune médecin plus qu'un faible : elle l'aime.

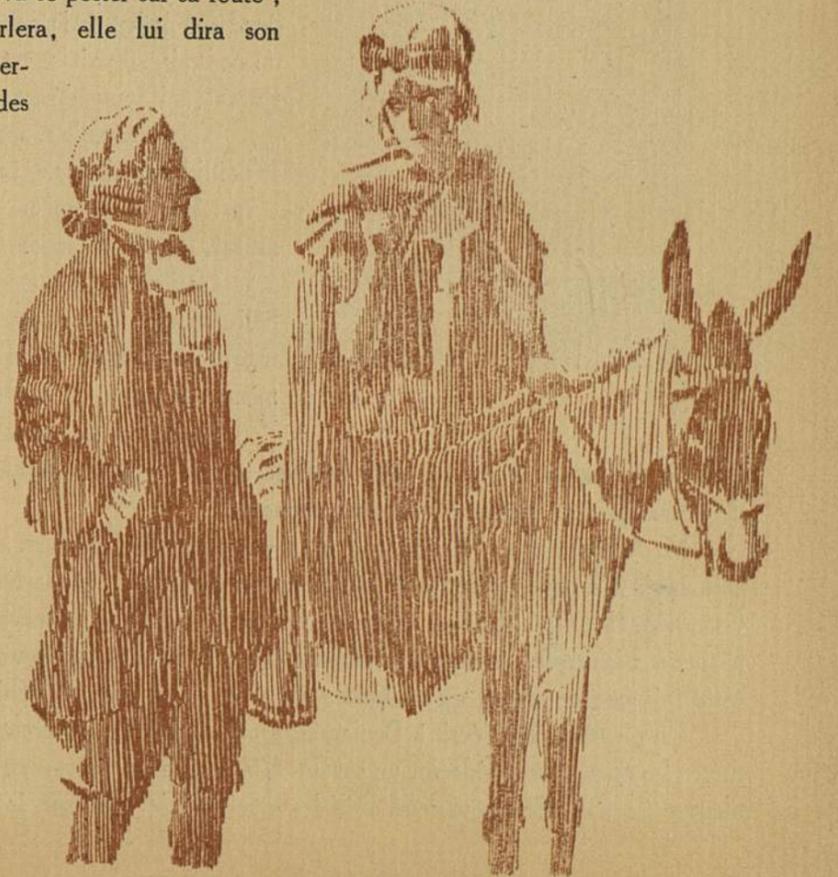
Le jour suivant, Benjamin va à Corvol ; c'est sa sœur qui l'y conduit, montée sur un âne. Manette en est prévenue : sa décision est prise, elle va se poster sur sa route ; elle appellera Benjamin, elle lui parlera, elle lui dira son amour ; elle affrontera, s'il le faut, la terrible Mme Machecourt. Mais le dieu des

amours n'est pas ce jour-là avec la jeune fille. Benjamin qui pique de son épée l'âne de sa sœur pour le faire trotter, profite de ce que l'animal a pris quelque avance pour fausser compagnie à sa gardienne en prenant subrepticement le chemin de Mouleau. Il se croit sauvé, et, comme cet espoir le met de joviale humeur, il s'amuse quelque peu aux dépens des gens de Mouleau, dont la simplicité est légendaire.

Sa sœur le rejoint cependant et M. Minxit aussi...

Manette, qui a attendu en vain, aperçoit au loin, très loin, Mme Machecourt et Benjamin qui, au sortir de Mouleau, ont pris une autre route. Elle essaye de les rattraper, mais ils ont trop d'avance ; elle court jusqu'à perdre le souffle, jusqu'à tomber épuisée sur la route. Elle rentre chez elle désespérée.

On arrive enfin chez M. Minxit qui fait faire le tour du propriétaire à Benjamin. Celui-ci sent ses scrupules renaître et croit devoir mettre le père d'Arabelle au courant des propos qui lui ont été rapportés ; il n'est pas un coureur de dot et n'épousera pas une fille dont le cœur est pris. Le vieux médecin s'esclaffe. Sa fille, aimer un mousquetaire ! Alors que lui ne peut pas les souffrir ! Il se tord de rire tant cette idée lui





paraît drôle. Sa fille ne peut pas ne pas aimer Benjamin. Il est le mari qu'il lui faut. On se met à table. Et devant les notables du village invités, M. Minxit annonce les fiançailles de sa fille avec Benjamin Rathéry, « le premier médecin du baillage ». Arabelle ne peut dissimuler une moue qui n'échappe pas à sa future belle-sœur, mais la mauvaise impression de Mme Mache-court se dissipe vite : son frère est si beau garçon, si spirituel que tout s'arrangera. Les jeunes gens sont fiancés.

Cependant Benjamin ne mène pas précisément l'existence d'un homme qui va se marier. Il paie ses créanciers en mauvaises plaisanteries. Après avoir invité l'un d'eux à souper, il lui fait manger de ses propres poulets, boire son propre vin, et, pour couper court à ses récriminations, il le suspend au crochet de la cuisine. Tout autre que M. Minxit rendrait la liberté à un tel prétendant ; bien au contraire, le vieux médecin trouve simplement admirables les fantaisies de son futur gendre ; à l'occasion il y prend part.

Tout le monde n'apprécie pas de même manière les plaisanteries de Benjamin ; un beau matin, le bailli lui signifie que, faute de payer ses dettes, il délivrera contre lui un jugement de contrainte par corps. Benjamin, qui ne sympathise pas avec l'honorable magistrat, pour toute réponse, se moque de lui.

Le jour du baptême arrive, le parrain, ayant à son bras Mlle Minxit, la marraine, va entrer à l'église, en tête du cortège, lorsque deux recors lui mettent la main au collet et l'emmenent en prison : c'est la vengeance du bailli.

Benjamin est partagé entre l'ennui que lui cause cette aventure et l'espoir de voir son mariage cassé, quand le geôlier introduit les camarades du prisonnier, chargés de victuailles, qui viennent lui tenir compagnie.

M. Minxit arrive, lui aussi ; ce n'est pas pour dire : « Tout est rompu mon gendre » ; il brandit une quittance ; il a payé les dettes de Benjamin qui est libre. Dans la nuit tombante, la bande joyeuse quitte, en farandole, la prison. Et l'on va faire le dîner du baptême à Corvol, où attendent déjà les autres convives. Manette, bien triste, sur la route, regarde passer la voiture qui emmène les hôtes de M. Minxit. Elle sent cette fois que ce n'était qu'un beau rêve et qu'il est fini, bien fini...

En pleurant elle l'écrit à Benjamin, ajoutant qu'elle comprend qu'une pauvre fille comme elle ne peut prétendre épouser un médecin, un savant. Elle ne lui en demandait pas tant, d'ailleurs et ambitionnait seulement son amour. Elle comprend aussi les soucis qui le font agir, le désir de se charger de l'avenir des enfants



PATHE —  
CONSORTIUM  
— CINEMA



MON ONCLE  
BENJAMIN

d'après le Roman de  
CLAUDE TILLIER



de sa sœur, qui a fait de lui un médecin en économisant sur les ressources de l'humble ménage. Elle se retire et ne garde qu'un beau souvenir d'un bonheur trop court.

M. Minxit a voulu que Benjamin passât la nuit sous son toit. Le jeune homme se lève de grand matin. En descendant à la salle basse, il surprend une conversation entre Arabelle et M. de Pont-Cassé, qui se propose d'envoyer un cartel à son rival pour en débarrasser son amie. M. Minxit est déjà parti en tournée. L'officier intime à Benjamin l'ordre de quitter la maison. Benjamin le nargue. M. de Pont-Cassé veut le faire sortir. Benjamin l'empoigne et le dépose dehors comme il eût fait d'un bambin. Puis il rassure Arabelle; elle n'a rien à redouter de lui; elle disposera selon son cœur.

En rentrant chez lui, Benjamin trouve deux lettres : celle de Manette et le cartel de M. de Pont-Cassé. Il songe avec amertume que l'humble fille l'aimait profondément et qu'il va risquer sa vie à cause de l'autre.

Benjamin ne sait que peu l'escrime. Le vieux sergent rencontré sur la route, qu'il a fait entrer au service de M. Minxit, connaît une botte infailible, non pas pour tuer, mais pour désarmer son adversaire. Il l'enseigne à Benjamin dans sa chambre; le plancher est vieux; au premier appel du pied l'apprenti bretteur passe au travers et reste suspendu par les aisselles. Il resterait peut-être longtemps dans cette position incommode, malgré les efforts du sergent, car elle a le don de divertir le jeune Gaspard qui se trouve dans la pièce d'en bas, si Mache-court ne survenait. Après avoir dûment botté le derrière de son rejeton, il délivre Benjamin.

On va continuer la leçon chez Page. Après deux heures d'étude, l'élève exécute le coup aussi bien que son maître.

Au petit jour il se met en route pour le lieu du rendez-vous. Il est sombre; le temps aussi. Dans la brume les moulins ont l'air de fantômes qui tendent les bras vers lui. Mais le soleil dissipe les nuages; la belle humeur de Benjamin reparaît et c'est en parfaite condition qu'il arrive sur le terrain. On discute sur le choix des armes; Benjamin propose les échecs; le vaincu se brûlera la cervelle. M. de Pont-Cassé refuse il s'emporte, menace le plaisantin de son épée.

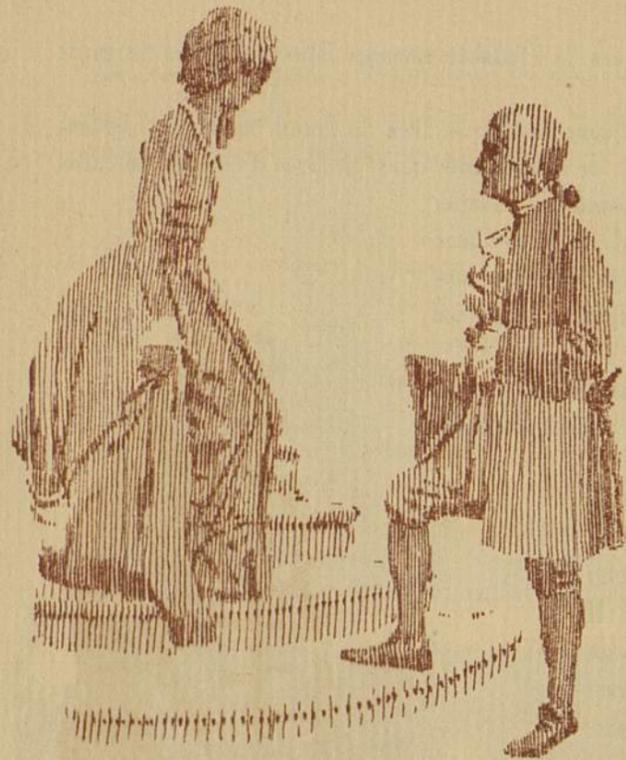
— Soit, vous l'aurez voulu, dit celui-ci.

Les duellistes tombent en garde. L'épée du gentilhomme vole sur la route.

— Re commençons, dit Benjamin.

Et il désarme de nouveau son adversaire. M. de Pont-Cassé s'énerve, offre sa poitrine;





deux fois encore son épée est projetée et il doit la ramasser sous l'œil narquois de Benjamin.

Il abandonne le terrain, blême de rage, désespéré.

— J'aurais préféré être tué que traité de la sorte, crie-t-il.

Son second refuse de croiser le fer avec un adversaire aussi généreux. Benjamin rentre à Clamecy au milieu des acclamations. Il reçoit la visite de M. Minxit qui lui demande de continuer à venir chez lui comme par le passé. Il n'épousera pas Arabelle, mais il restera le familier de la maison. M. Minxit ne s'attarde pas. Il a de lugubres pressentiments. Il veut rentrer vite à Corvol.

Quand il arrive, la maison est vide ; les tiroirs sont forcés, Arabelle a pris l'argent qui s'y trouvait et s'est enfuie avec M. de Pont-Cassé. M. Minxit fait atteler, réveille son notaire qui lui compte mille écus, vient chercher Benjamin et tous deux s'élancent à la poursuite des fugitifs. Ceux-ci ont une forte avance. Le mousquetaire avec Arabelle en croupe, chevauche vers Paris sur son grand alezan. Arabelle se sent fatiguée. Elle demande à son ami de s'arrêter à la première auberge. C'est une pauvre mesure. La seule chambre habitable est prise ; on ne peut offrir aux amants qu'une soupen-

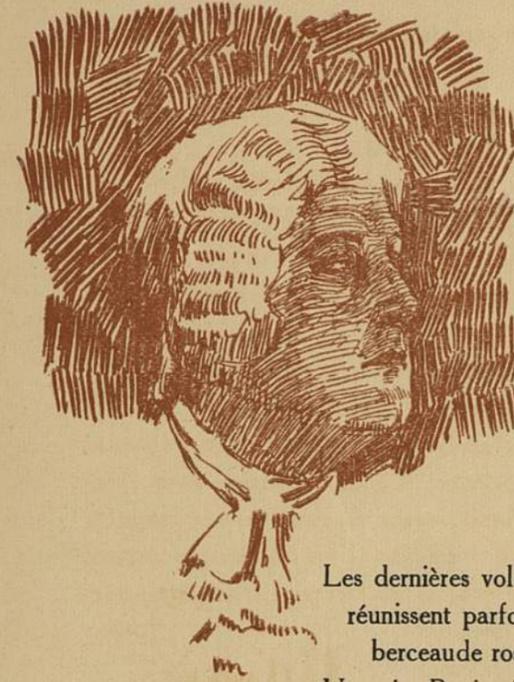
L'officier somme l'occupant de la chambre de décamper ; celui-ci n'entend pas être traité de la sorte. Il provoque M. de Pont-Cassé au pistolet ; la querelle se vide sur un pré voisin séparé de l'auberge par une rivière

rapide qui bouillonne entre des rochers et qu'il faut traverser sur une passerelle étroite et branlante. Arabelle s'élance à la suite de son amant pour s'opposer au combat, mais déjà les adversaires vont tirer. Elle franchit la passerelle quand M. de Pont-Cassé s'abat, la tête fracassée. La jeune fille chancelle, perd connaissance et tombe dans la rivière ; le courant l'entraîne, elle se noie avant qu'on ait pu lui porter secours. On ramène à l'auberge son cadavre et celui de l'officier.

Benjamin et M. Minxit arrivent. Des vieilles femmes jasant sur le seuil. M. Minxit comprend ; ses jambes fléchissent, Benjamin le confie aux soins de l'hôtesse et se rend dans la chambre où le corps d'Arabelle est étendu. M. Minxit s'est ressaisi. Il rejoint Benjamin qui veut l'empêcher d'entrer en lui affirmant que sa fille dort. Mais le père s'aperçoit qu'elle est morte.

Il se précipite sur la couche funèbre et s'abat secoué de sanglots.

Deux mois plus tard, M. Minxit n'est plus que l'ombre de lui-même ; il a vieilli de vingt ans. Benjamin



s'est installé chez lui ; il a fait venir les aînés de ses neveux pour mettre un peu de gaieté dans la maison. Mais rien ne peut arracher le vieillard à ses pensées. Il sent sa fin proche. Il somme Benjamin, son meilleur ami, qu'il a aimé plus que sa fille, de lui dire la vérité sur son état. Benjamin l'ausculte et déclare :

— Après-demain, il y aura ici une maison en deuil.

— C'est bien ce que je pensais, excellent diagnostic ! répond le vieil épicurien.

Il convoque ses fidèles à un dernier dîner. Le notaire lit son testament. M. Minxit veut être enterré dans sa prairie, aucune épitaphe mensongère ne sera gravée sur sa tombe. Benjamin hérite de sa fortune et de tous ses biens ; il assurera l'exécution des dispositions testamentaires et continuera de tenir table ouverte. Avant la fin du repas, M. Minxit est pris de faiblesse ; on l'emporte dans sa chambre. Il a toutefois la force d'ordonner que le repas continue. Mais bientôt on vient annoncer aux convives que l'amphytrion n'est plus.

Les dernières volontés de M. Minxit sont exécutées et ses anciens compagnons se réunissent parfois pour deviser sur un banc, près de sa tombe que recouvre un berceau de roses.

Un soir, Benjamin resté le dernier, s'attarde dans des pensées mélancoliques. Il songe aux événements si brusques qui viennent de se dérouler, à Manette qu'un faux souci de respect humain l'empêche à présent, d'aller chercher et dont il craint l'amour-propre blessé ; il évoque le visage de son bienfaiteur avec son bon sourire... Il lui semble soudain qu'on marche derrière lui. Il se retourne, très ému... C'est Manette qui traverse la prairie. On cause. On se rapproche.

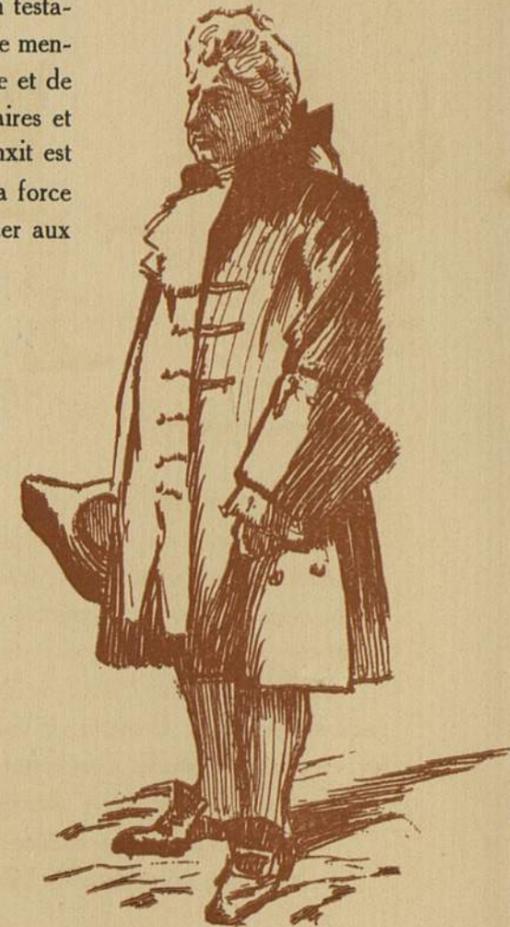
— Il me semblait, dit Benjamin que le bon M. Minxit me parlait.

— Que vous disait-il ?

— Qu'il faut saisir le bonheur quand il passe... M'aimes-tu encore ?

— Mais oui, toujours.

Benjamin et Manette échangent un baiser et s'éloignent enlacés dans les ombres du soir.



Cette brochure éditée par la  
SOCIÉTÉ ANONYME DES IMPRIMERIES "GALLIA"

a été composée spécialement et mise en pages pour

PATHÉ CONSORTIUM CINÉMA

et tirée sur les presses de

**SIG**

12, Rue de Paris, 12

à COURBEVOIE (Seine)

avec les

Illustrations de A. BRATESCO

.....

Couverture de QUINT

Société Anonyme des Imprimeries "GALLIA"

12, Rue de Paris, Courbevoie (Seine)